

Le nom des rivières

une toponymie poétique des rivières

Jean-Frédéric Noa

Ariège

Aude

Aumance

Blavet

Elorn

Marne

Rance

Seine

Sioule

Allier

Léguer...

Vous passez des ponts, des routes, des chemins. Ces routes, ces chemins, ces ponts, quels que soient leur taille, enjambent des rus, des ruisseaux, des rivières. Des cours d'eau qui ont un nom, inscrit sur un panneau discret. Presque anodin. Ce sont des noms anciens, le plus souvent, issus d'autres langues, d'autres temps où rien de ce que nous connaissons n'existait encore. Ces noms ont un pouvoir évocateur fort. Cherchez-les. Inscrivez-les sur un petit carnet. N'ouvrez aucun dictionnaire, encore ; ne cherchez pas ce que ces noms signifient. Ecoutez leur pouvoir sonore. Prononcez-les. Infusez-les dans le creuset de votre imaginaire ; oui, vous sentez ce qu'ils évoquent.

Faites ensuite vos recherches. Reliez votre ressenti et ce que rapportent les écrits.

Les rivières nous enseignent une chose : ce qui a été peut être à nouveau.

Les Formes des rivières

Il y en a de toutes sortes, humble ou tempétueuse, étroite ou large, paisible ou fougueuse. Il y a la rivière en champ de source, qui forme un entrelac veineux irriguant la plaine, il y a la rivière jaillissante, celle, dormante ou courante, brillante, noire ou bleue, et celle, sacrée, au pouvoir de guérison. Toutes ces eaux ont un lit, mais si elles semblent s'y prélasser, aucune ne dort véritablement... À tous moments, elles peuvent déborder la rive, atteindre le point de crue, submergées par ce qu'elles transportent, ce qu'elles charrient, alluvions de nos propres émotions. Endiguées, canalisées, conduites, elles demeurent sauvages, se précipitant à l'embouchure où elles goûtent à la salinité des océans. Elles portent des histoires, des légendes, des musiques ou de l'or, invitent les hommes qui s'établissent près d'elles, qui viennent construire des hameaux, des villages, des cités imprenables qui seront prises quoi qu'il arrive.

Dans son ouvrage « Histoire d'un ruisseau », Elisée Reclus, homme de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, communal, géographe, poète et écologiste avant l'heure, raconte :

« L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile ; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots ; le soleil, dans sa course journalière, les a fait resplendir des reflets les plus éclatants ; la pâle lumière de la lune les a vaguement irisées ; la foudre en a fait de l'hydrogène et de l'oxygène, puis d'un nouveau choc a fait ruisseler en eau ces éléments primitifs. Tous les agents de l'atmosphère et de l'espace, toutes les forces cosmiques ont travaillé de concert à modifier incessamment l'aspect et la position de la gouttelette imperceptible ; elle est aussi un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos. »

Ces eaux, rus, ruisseaux, sources, rivières, torrents et fleuves si précieux ne représentent qu'un pour cent des eaux potables du monde. Beaucoup se sont taris, et beaucoup disparaissent encore du fait de l'activité humaine. Ironie du sort : que deviendront le textile, le gaz de schiste, l'énergie nucléaire sans ces eaux que nous souillons ?

Quelles que soient les parties du monde, chaque cours d'eau requiert notre attention.

Voilà le portrait d'un cours d'eau de Montréal :

Selon les plus récentes recherches, on estime que 82% des cours d'eau montréalais auraient disparu de la carte urbaine. Les rares plans d'eau survivants aujourd'hui sont situés aux extrémités de l'île, dans des secteurs moins habités et composés de zones boisées.

Le ruisseau De Montigny fait partie de ce groupe. Il a échappé à l'enfouissement total bien que situé dans un secteur dense d'occupation, où cohabitent des quartiers résidentiels et institutionnels, des surfaces commerciales et des axes routiers. Dans cette zone indécise persiste une petite oasis de verdure, qui coule parmi deux quartiers de Montréal et qui abrite une faune et une flore remarquables. Une étude pose la question de la cohabitation complexe entre la ville et la nature, suscitant une réflexion géopoétique.

La rivière Skawanoti

La rivière des prairies fait partie du deuxième plus grand territoire urbanisé de la ville de Montréal. Un jour, au début du 17^e siècle, un trafiquant de fourrures s'aventura dans ses rapides ; ce qui était autre chose que de mener sa barque entre les récifs de la côte bretonne – il était natif de St-Malo. Cherchait-il la crique où Jacques Cartier avait abordé quelques années plus tôt ? Samuel de Champlain, à qui il conta son aventure et qui ne manquait pas une occasion d'inventer des toponymes, rebaptisa cette rivière des Outaouais.

Mais connaissait-il seulement son véritable nom ?

Skawanoti, c'est un nom qui fait surgir les longs canots wendat. En huron, il signifie « la rivière en arrière de l'île ». Les iroquois pénétraient dans l'île de Montréal par cette rivière. De nombreuses batailles ont eu lieu afin de leur confisquer cet accès. L'ultime bataille fut sans doute de rebaptiser le cours d'eau.

Un jour je me tremperai les pieds dans l'eau de la rivière, je côtoierai les aloses et les bernaches qui circulent d'un bord à l'autre, j'attendrai un canot, ou une barque, pour traverser, pour errer entre les îles. Il y aura des voix aiguës d'enfants et des voix usées, des voix douces et des voix éraillées. Et parmi elles j'entendrai son nom d'avant, Skawanoti, bruisser au milieu des saules.

Emmenant la lectrice ou le lecteur, par mille détours bucoliques et descriptifs, géologiques ou économiques, souvent sociaux et politiques, par les sources et les fontaines, les oasis et les torrents, les grottes et les gouffres, les ravins et les cascades, les méandres et les remous, **Élisée Reclus** parcourt les activités qui naissent – de près ou de loin – du ruisseau, allant ainsi du bain à la pêche, de l'irrigation au moulin et à l'usine, du train de bois à l'adduction d'eau, pour conclure sur une vision globale du cycle des eaux, un siècle et demi avant que nous nous y intéressions.

Le droit de l'eau en France exprime ceci : « L'eau est une ressource naturelle en mouvement permanent et à ce titre elle est difficilement saisissable par le droit. En effet, la plus belle loi du monde ne fera pas tomber une goutte de pluie ».

Le droit d'eau peut être considéré comme l'une des premières formes de droit. L'apparition de l'agriculture et de l'élevage imposa la nécessité de régler l'accès à l'eau et sa distribution pour l'irrigation, les tanneries et autres industries consommatrices d'eau. L'expression romaine *aer, aqua perfluens, mare et per hoc littora maris*, indique que l'eau courante, la mer et les rivages de la mer sont une catégorie de chose qui se trouvent hors du commerce et donc ne saurait appartenir à un seul individu. La civilisation romaine prévoyait une liberté d'accès à l'*aqua publica*.

Le droit français a intégré le concept de bassin versant au début des années 1960, pour se concentrer sur la protection de l'eau. Le code civil affirme que l'eau est une chose commune et qui n'appartient à personne. La loi sur l'eau du 3 janvier 1992 reconnaît à la ressource en eau la qualité de patrimoine commun de la nation : mais le code général des propriétés des personnes publiques distingue les cours d'eau non domaniaux soumis au droit privé ; complexité qui nuit à l'efficacité de la protection globale de l'eau.

Toponymie ; un nom un peu barbare qui se propose d'étudier, selon ses racines grecques, les noms de lieu, leur ancienneté, leur signification, leur évolution, leur étymologie. Cette discipline s'intéresse aussi aux contextes et aux motivations de la détermination des noms de lieux et à leur impact sur la société.

Il est amusant de voir comme l'on réexamine les choses naturelles selon leur intérêt sociétal, ignorant les noms premiers inspirés sans doute par quelques esprits et divinités païennes...

Dans son livre tiré de l'émission, « Sur les épaules de Darwin », Jean-Claude Ameisen dit :

« Retrouver le perdu. A partir de ses traces visibles et de ses traces invisibles. Réinventer ce perdu dont nous ne connaissions pas l'existence. Avoir soudain le sentiment de le retrouver, nous qui ne savions pas qu'il s'était perdu, ni ce qui s'était perdu. Inscrire dans notre mémoire le souvenir de ce que nous n'avons jamais connu. Inscrire le perdu dans un récit. Dans un *il était une fois...* où il prend place, enfin, pour la première fois. En nous. »

Si nous recherchons le perdu, il faut remonter l'histoire des noms et relire ces contes issus de la tradition orale.

« Au temps jadis, il y avait à St-Pônan des fées bienfaisantes qui se plaisaient à rendre service aux hommes. L'une d'elles, la plus gracieuse et la plus jolie, rencontra un jour au bord d'un ruisseau un jeune homme qui lui plut. Trois mois durant, ils goûtèrent au bonheur le plus absolu. Mais au bout du compte, le jeune homme parut la délaisser. Un jour que la fée s'était assise pour pleurer sur le bord de la route, elle surprit une querelle, et comme elle comprenait le cri des bêtes, le chant des oiseaux et le langage des fleurs, elle comprit ce genêt d'or qui s'adressait à la douce et rose bruyère à ses pieds ; « toi, toujours toi ! Tu es bien charmante ; mais à la longue, ta compagnie devient monotone, et dieu me pardonne, maintenant je te préfère l'ortie. ». La pauvre fée comprit pourquoi elle avait été délaissée ; elle se mit à la recherche de son amoureux et ne tarda pas à le voir, contant fleurette à deux grossières villageoises. Outrée de colère, elle frappa le ruisselet de sa baguette, qui devint aussitôt un torrent impétueux menaçant de tout engloutir sur son passage. Se rappelant toutefois la mort et la ruine des gens qui risquait d'advenir, elle toucha l'infidèle de sa baguette, qui fut changé en chêne majestueux. Quant aux deux villageoises, elles furent transformées en claires fontaines.

Ce sont elles qui ont donné le nom au hameau des froides fontaines, à St Pônan et dans la prairie qui leur fait face, presque dans le ruisseau, est un énorme chêne dont le tronc a quelque ressemblance avec un tronc humain. Aux veillées, on assure que si jamais on déracinait un jour cet arbre, la paroisse de Saint-Pônan serait engloutie sous les eaux, et avec elle tout le pays, à cent lieues alentour. »

Françoise Morvan, dans son ouvrage « La douce vie des fées des eaux » raconte :

« Quelle que soit la manière dont nous envisageons nos fées des eaux, ondines ou sirènes, fées des eaux dormantes ou des eaux courantes, nous les voyons liées à un monde ancien, facilement accessible mais interdit, comme si, une fois franchie la surface de l'eau, on se trouvait, de l'autre côté du miroir, dans un monde inversé, un monde féminin, lié à un temps d'avant le temps. Vestiges d'un matriarcat renié au profit de sociétés patriarcales ou expression devant une terreur de la féminité, les interprétations sont multiples et l'on ne s'avancera pas sur le terrain mouvant des hypothèses,

mais les traits de celles qu'on appelle les mères, les bonnes mères, ou les fées, du latin fata (les destinées) sont d'autant plus intéressantes à saisir qu'ils sont semblables et variables d'un domaine à l'autre, d'un pays à l'autre, d'un temps à l'autre. »

Les indo-européens vénéraient les cours d'eau. Les gaulois prenaient le Rhin pour un arbitre de la fidélité de leurs femmes, et le garant de leur serment. Mater ou divo en radicaux et le suffixe onna sont récurrents. La combinaison div-ussa, par exemple, désignent les démons et esprits des eaux.

Voici quelques exemples de toponymie :

Ariège : de Aurigera, porte d'or, issu de auris (or)

Aude : de Atax, grec, et du gaulois, Celita, el(arbre)+ika . L'aude aux bras blancs, que l'on retrouve dans la chanson de Roland, est la fiancée d'Olivier, compagnon de Roland.

Aumance : (el) arbre+man+ouma (source) signifie : la rivière dont la source est près de l'arbre.

Blavet : de blabo (bleu)+onna (source) rivière bleue (nom rare en toponymie). Le Blavet a une embouchure commune avec le Scorff, rivière grise et sablonneuse.

Elorn : de elo (bouleau, arbre blanc +enn, rivière

Marne : de Matteronna, puis Matrona, et matrae (déesse gauloise, désigne une rivière en champ de source).

Rance : vient de rank (rocher)+aar, rivière

Seine : Isicanna puis sequana, sawk (sacré)+onna, source : rivière sacrée. La source de la Seine, lieu d'un culte important dédié à la déesse guérisseuse Sequana à l'époque gallo-romaine.

Sioule : vient de sekk (montagne)+el (arbre)+arr : rivière : rivière des hauteurs boisées

Allier : Elaver, de el (arbre)+ar (rivière) rivière aux arbres car elle servait de flottage de bois

Glaner des noms de rivières, de cours d'eau, je le disais tout à l'heure ; voici quelques-uns de ma cueillette :

La brame – Elorn – Gartempe- Hivern- La loue- L'Aumence- la Tourmente – l'Acolin- le Nahon

LE LEGUER !

Une rivière comme le Léguer possède maintes histoires :

Luzel signale dans la revue celtique en 1878 qu'en Trégor, on pensait que l'arc-en-ciel était un grand serpent qui venait se désaltérer sur la terre. « Je me rappelle avoir maintes fois couru à travers champs et prés pour le surprendre buvant à l'étang de Guernachanhaye, à celui de Pont-Meur ou à la rivière du Léguer. Mais lorsque, accompagné de mes frères et d'autres camarades, j'arrivais, tout essoufflé, à l'étang ou la rivière désignée, notre désappointement était grand de nous apercevoir

qu'il était toujours plus loin, à un autre étang ou à une autre rivière, ou que nous arrivions trop tard. »

La fédération de la pêche (FNPF) a lancé il y a peu une campagne pour sauver nos rivières menacées par les conséquences de l'activité humaine. « Pourrons-nous encore voir des poissons nager dans nos rivières dans cinquante ans ? » demandent-ils, informant par ailleurs que d'ici 2070, sous l'effet des changements climatiques, le débit des cours d'eau va diminuer de 15 à 40 %. Ils pointent la multiplication des ouvrages (barrages, moulins, seuils) qui rompent la continuité des rivières et empêchent le passage des poissons, la disparition des zones humides et le gaspillage des réseaux d'eau potables.

Les cours d'eau sont des lieux précieux, porteurs de vie, de guérison, d'imaginaires et d'histoire. A ces titres, ils méritent, sinon la vénération que leur portaient nos ancêtres, pour le moins notre immense affection et notre protection.

Gaston Bachelard nous a légué cette phrase riche de sens :

« L'eau anonyme suit tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines. »

Cette parole résonne à plusieurs titres. Que se passe-t-il en ce cas lorsqu'on pénètre cette eau pour un bain originel ?

« Un des grands plaisirs du bain, raconte Elisée Reclus, c'est qu'on revient temporairement à la vie des ancêtres. Nous devenons libres comme le sauvage, en nous plongeant dans l'eau. Revenus à l'état de nature, nous pourrions être tentés de nous croire encore à ces âges de pierre ou de bronze, libres de toute convention. Notre gravité peut disparaître et faire place à la joie bruyante ; nous, civilisés, qu'ont vieillies l'étude et l'expérience, nous nous retrouvons enfants, comme aux premiers temps de la jeunesse du monde. »

FIN